



DANS LES YEUX DE MONA LISA

ALAIN LE NINÈZE

- ROMAN -

HD

ateliers henry dougier

DANS LES YEUX DE MONA LISA

Alain Le Ninèze

1

En ce début du mois de janvier de l'année 2019, j'entreprends de raconter ma vie à l'intention d'Edgar, le fidèle gardien qui veille sur moi au Louvre et qui est à présent devenu un ami. Je veux qu'il puisse savoir par quelles épreuves je suis passée pendant les cinq siècles qui se sont écoulés depuis le jour lointain où, à Amboise, Léonard de Vinci me céda au roi François I^{er}.

5

Lorsque Leonardo me peignit à Florence en l'an 1503, je n'étais alors que Lisa Gherardini, épouse de Francesco del Giocondo, marchand de tissu florentin. Mes amis m'appelaient aussi Donna Lisa del Giocondo, puis Madonna Lisa et enfin, pour faire court, Mona Lisa. C'est quelques années plus tard que je suis devenue la Joconde. Ce surnom que j'avais entendu pour la première fois dans l'atelier de Florence, je l'ai entendu ensuite dans la bouche de François I^{er}, et j'ai compris alors qu'il me resterait. Cela se passait au printemps 1516. Leonardo, qui avait répondu à l'invitation du roi de France à venir séjourner en son manoir du Clos-Lucé à Amboise, m'avait emmenée avec lui. François me vit et, immédiatement séduit, il exprima le désir de m'avoir en sa possession. Le peintre n'hésita pas longtemps. L'affaire fut conclue

pour le prix de quatre mille écus d'or, une somme flatteuse pour moi. Je fus alors installée dans la salle du Conseil du château royal. Et le jour où François me présenta à sa cour, il prononça des mots dont je me souviens comme si la scène s'était déroulée hier : « Avec *la Joconde* que vous avez la chance d'admirer ici, mes chers amis et fidèles sujets, Maître Leonardo a créé une œuvre immortelle. Immortelle comme le sont l'*Athéna* de Phidias et l'*Apollon du Belvédère* ! »

En entendant ces paroles, je sentis un étrange bouleversement s'opérer en moi. Je n'étais plus Lisa del Giocondo, j'étais désormais la Joconde. Une œuvre « immortelle », avait dit François. De là à le prendre au mot et à penser que jamais, non, au grand jamais je ne disparaîtrais, le pas fut vite franchi... Et, apparemment, je n'ai pas eu tort de le croire puisque, aujourd'hui, alors que cinq siècles ont passé, je suis encore là, occupée à nouer les fils épars de l'histoire chaotique qui est celle de ma vie.

Dans la salle que j'occupe aujourd'hui au musée du Louvre, j'ai tout le temps qu'il faut pour réfléchir et me poser des questions. Je m'interroge, par exemple, sur les motifs qui font désormais de moi, dit-on, la femme la plus regardée au monde. Je suis belle, c'est vrai, j'ai ce sourire mélancolique et charmeur qui n'appartient qu'à moi, ce regard à la fois lointain et insistant qui donne au spectateur l'impression que je le suis des yeux quand il se déplace. Tout cela a été dit et redit. Y a-t-il là, cependant, une raison suffisante à cette renommée universelle ? Ma modestie se refuse à le croire. Je me dis qu'il s'agit d'un malentendu, ou plutôt d'un « mal vu », autrement dit d'une erreur. Mais une erreur qui perdure pendant des siècles devient une vérité, n'est-ce pas ? Alors je me résigne à ma célébrité. J'accepte sans états d'âme l'étrange culte que me rendent les touristes qui viennent des quatre coins du monde dans le seul but de me voir. Car beaucoup d'entre eux, paraît-il, ne sont là que pour moi, négligeant scandaleusement les autres salles du Louvre.

Scandaleusement, c'est le mot. Je pense en effet que cette renommée est excessive, imméritée, qu'elle fait de l'ombre à bien des œuvres qui me valent. Edgar, lui, n'est pas du tout de cet avis. Je l'ai entendu argumenter avec passion en ma

faveur lorsque, il y a peu de temps, un jeune philosophe a soutenu devant nous que la gloire était une chose qui se nourrissait d'elle-même et s'accroissait sans fin, à la façon d'une boule de neige roulant dans la neige. En ce qui me concernait, a-t-il poursuivi, c'était parce qu'il y avait eu l'an dernier huit millions de visiteurs qui étaient venus m'admirer qu'il y en aurait cette année neuf millions, l'année d'après dix millions, et ainsi de suite selon une progression, pour ainsi dire, mathématique... Si ce philosophe dit vrai, je n'ose pas penser à ce que sera ma situation dans un siècle. Ce n'est pas une salle qu'il faudra me consacrer, mais une aile entière du Louvre. Et les gens devront se munir de longues-vues pour me contempler...

8 Ces considérations m'éloignent de mon récit. Je le reprends à son début, lorsque Leonardo me peignit à Florence en l'an 1503. Dans l'atelier qu'il avait tapissé de tentures de toile noire afin d'éviter tout éclat de lumière, le Maître me donnait vie peu à peu à coups de pinceau délicats sur le panneau de peuplier qu'il avait choisi pour sa création. Car c'était bien d'une création qu'il s'agissait pour lui, une *cosa mentale*, ainsi qu'il le disait, et non d'une simple imitation de la nature. Leonardo travaillait lentement, et j'eus tout loisir de contempler son beau visage aux traits de statue grecque encadré par de longs cheveux et une barbe épaisse. Il y avait de la lumière dans son regard, de la douceur, et parfois aussi des éclairs d'ironie lorsqu'il m'adressait quelques mots. « *La Gioconda* !, m'avait-il dit le premier jour en plaisantant sur mon nom d'épouse. Cela m'évoque le latin *jucunda* qui signifie agréable, plaisante, charmante. Autrement dit, vous allez être obligée de sourire ! » Je ne sais pas si ce jeu sur les mots fut son

véritable motif, mais le fait est qu'il décida que sa *Gioconda* serait souriante. Je n'eus aucune peine à prendre cette expression car j'étais une femme heureuse, alors, et j'avais toutes les raisons d'avoir le sourire. Mais de là à le garder pendant de longues heures de travail, c'était une autre affaire... Mon sourire risquait de se crispier, de se transformer en grimace ! Le Maître le comprit très vite et, un matin, j'eus la surprise de trouver en arrivant un petit orchestre installé dans l'atelier. Contrebasse, flûte, viole et violon, ces instruments accompagnèrent la séance, ce jour-là et les jours suivant. Je peux me flatter, oui, je le dis ainsi car je crois que c'est une chose assez rare, d'être venue au monde en musique... C'est pour cette raison, peut-être, que mon sourire est unique.

Au bout de quelques mois, Leonardo déclara qu'il en avait terminé avec moi. Mais ce fut loin d'être vrai. Pendant les années qui suivirent, il s'appliqua à parfaire ma beauté. Quand l'inspiration le prenait, il venait vers moi et me maquillait de quelques touches subtiles, me pomponnait, me lustrait la peau d'une sorte de glacis transparent destiné, disait-il, à rendre son aspect plus lumineux. Il s'obstina longtemps à me parer ainsi, et cela même après que, trois ans plus tard, nous eûmes déménagé à Milan où le gouverneur français du duché lui avait offert un vaste et bel atelier avec une pension annuelle qui lui permettrait de travailler en toute liberté. Leonardo, qui était lassé de Florence et des caprices des Médicis, avait accepté avec plaisir.

Avant d'évoquer cette période de ma vie, je tiens à raconter un évènement qui s'est déroulé peu de temps avant notre départ pour Milan. Parmi les très rares visiteurs que le Maître autorisait à venir me voir, il y eut un artiste qui était un de

ses plus anciens et proches amis, Sandro Botticelli. L'illustre peintre, qui n'était plus désormais qu'un vieillard malade et tout décrépité, se présenta un matin dans l'atelier en s'appuyant sur ses béquilles. Lorsqu'il arriva devant moi, ses traits se figèrent comme sous l'effet d'une brusque stupeur. Il lâcha une de ses cannes pour porter la main à son cœur, vacilla un instant sur ses jambes torses et, tout à coup, s'effondra de tout son long sur le plancher. Ses yeux étaient fermés, il semblait avoir perdu connaissance. Leonardo se précipita pour le relever, mais l'infirmes était un homme de forte stature et deux apprentis durent venir à son aide pour le porter jusqu'au fauteuil. Un linge mouillé lui fut passé sur le visage. Lorsqu'il eut repris ses esprits, il murmura d'une voix exsangue :

— Jamais je n'aurais cru que l'art pût aller jusque là ! Non, jamais !

¹⁰

Leonardo, qui redoutait le jugement de cet ami qui était en même temps un rival, avait du mal à cacher sa satisfaction. Il lui sourit sans répondre.

— À côté de cela, reprit Botticelli, tout ce que j'ai fait ne compte pas. Je n'ai rien compris, rien vu, je me suis trompé sur toute la ligne. Mais toi, oui, tu as trouvé. Ta *Gioconda*, Leonardo, elle vit ! Félicitations, Maestro ! Je m'incline devant ton génie.

Le visage encore tout pâle, Botticelli se leva péniblement, reprit ses béquilles et quitta l'atelier sans ajouter un mot. Leonardo était si bouleversé qu'il ne pensa même pas à le raccompagner.

L'atelier de Milan où nous emménageâmes en 1506 était une grande salle carrée prolongée par une petite pièce en alcôve. Il comprenait aussi deux chambres, une cuisine et un

bureau à l'étage. Leonardo fit installer un lit dans ce bureau afin, déclara-t-il, de pouvoir y dormir tranquille. L'une des chambres fut octroyée à Battista da Villanis, le fidèle domestique qui le suivait partout depuis des années. L'autre était réservée à Giovanni de Predis, un de ses anciens assistants qui avait exprimé le désir de travailler de nouveau avec lui. L'alcôve, enfin, fut occupée d'autorité par Salaï qui, comme à l'ordinaire, faisait ses quatre volontés...

Mentionnant le nom de Salaï, je me sens tenue de faire ici un bref retour en arrière. Cet individu, Gian Giacomo Caprotti de son vrai nom, avait demandé quinze ans auparavant à travailler pour Leonardo à Florence. Séduit par la beauté de ce jeune garçon au visage d'ange encadré par une lourde chevelure bouclée, le Maître avait accepté de l'embaucher comme apprenti. Mal lui en prit autant que bien. Le mal, ce furent les innombrables sottises que fit ce garnement qui ne tenait pas en place et que Leonardo, plein d'une affection paternelle et grondeuse pour lui, appela bientôt son « petit diable », *salaino* en dialecte toscan. D'où ce surnom de « Salaï » qui lui est resté par la suite. Le jeune homme, d'après ce que j'ai entendu dire, gâchait la peinture et brisait les instruments qui lui étaient confiés. menteur, paresseux, hypocrite, voleur, Salaï avait tous les défauts. Il n'était cependant pas complètement dénué de talent et, lorsque je l'ai connu – il était alors âgé de vingt-cinq ans –, il rendait de menus services dans l'atelier. Du moins quand il était d'humeur à travailler. C'est-à-dire pas souvent. Il pouvait en effet rester des jours et des semaines à ne rien faire, et cela sans avoir à subir le moindre reproche. Car Leonardo s'était pris pour lui d'une folle affection. Il le laissait agir selon sa fantaisie, lui pardonnait tout. Je me rappelle l'avoir entendu un

jour refuser sans façons de réaliser un fond de ciel qui lui était demandé. Ce travail l'ennuyait, il n'avait pas envie de s'y mettre, tel fut l'unique argument que Salai opposa au Maître avec une désinvolture désarmante. Et celui-ci, une fois de plus, s'inclina sans un mot devant son caprice. Il prit lui-même les pinceaux et se mit à l'ouvrage. Un autre jour, il lui soutira une grosse somme d'argent pour aller s'acheter un costume. Lorsqu'il revint, il portait des chausses d'un velours si précieux et un pourpoint si richement orné de rubans que le tailleur avait dû lui faire crédit. Leonardo, sans sourciller, s'acquitta de la dette.

Je me souviens aussi d'un événement qui, cette fois, provoqua une violente dispute entre le Maître et son apprenti. Leonardo, à cette époque, quittait de temps en temps Milan pour aller à Florence travailler à sa *Bataille d'Anghiari*, une fresque qu'il réalisait au palais de la Seigneurie où Michel-Ange, de son côté, avait préparé le carton d'une *Bataille de Cascina* qu'il devait peindre dans la même salle du Conseil. Les deux artistes, qui se détestaient cordialement, se croisaient parfois sur le chantier et travaillaient, disait-on, sans se saluer ni s'adresser la parole. Au retour d'un de ces séjours à Florence, dont il revint mécontent car il avait dû se résoudre à laisser son œuvre inachevée, Leonardo s'aperçut que certains de ses dessins avaient mystérieusement disparu de l'atelier. Questionné avec insistance, Salai déclara qu'il les avait vendus comme des œuvres signées du Maître après les avoir retouchés. Retouchés ? Cela signifiait, finit-il par avouer, qu'il les avait ornés... de motifs érotiques ! L'argent qu'il avait reçu de ces ventes, bien sûr, il refusa obstinément de dire ce qu'il en avait fait. Mais ce n'était pas cela le plus grave. Ce qui scandalisait Leonardo, ce qui le blessait au plus vif, c'était que

sa réputation d'artiste s'en trouvait entachée. J'ai bien cru, ce jour-là, qu'il allait rouer de coups son apprenti.

De la place de choix que j'ai occupée pendant sept ans dans l'atelier de Milan, j'ai eu tout loisir d'observer ces scènes, et bien d'autres encore. Si je suis en mesure de les raconter, c'est que j'en ai été le témoin. Mais je ne dirai pas ce qui se passait le soir lorsque, après que tout le monde fut couché, le Maître se retrouvait seul avec Salaï, qu'il le prenait dans ses bras, caressait ses longs cheveux bouclés et le conduisait dans la petite pièce en alcôve au fond de l'atelier... Non, cela, je ne peux pas le raconter.

Je me souviens aussi du jour où, dans le courant de l'année 1511, un jeune homme nommé Francesco Melzi vint frapper à la porte de l'atelier, disant à Leonardo qu'il devait tenir sa promesse puisqu'il était désormais en âge de travailler... Le Maître, qui le regardait sans le reconnaître, se rappela soudain qu'il avait été autrefois hébergé par un homme dont le fils, alors âgé de sept ou huit ans, avait exprimé le vif désir de se mettre à son service quand le moment serait venu. Leonardo avait accepté pour lui faire plaisir. Et maintenant l'enfant avait quinze ans, il n'avait pas oublié la promesse et demandait à se faire embaucher comme apprenti... Ému par l'attachement fidèle du jeune garçon, Leonardo le serra affectueusement dans ses bras.

15

— Je voudrais bien te dire oui, répondit-il, mais que sais-tu faire ?

— Il est vrai que je n'ai jamais tenu un pinceau. En revanche, j'ai une bonne instruction, je sais le latin, et ma calligraphie est superbe. Je pourrais faire des travaux d'écriture.

Leonardo réfléchit un instant. Il avait justement besoin de mettre en ordre les innombrables carnets de notes et de croquis qu'il songeait à publier un jour et qui étaient entassés en vrac dans une malle.

— Entendu, je te prends pour recopier mes notes. Nous verrons par la suite si tu as quelque don pour la peinture. Présente-toi ici demain matin à la première heure.

— Je ne sais comment vous remercier, Maître, j'essaierai de me montrer digne de la confiance que vous...

Leonardo l'interrompit d'un geste. Et le jeune homme quitta l'atelier, le visage rayonnant de joie.

Le nouvel apprenti se montra d'emblée aussi travailleur et dévoué que Salaï était ignare, paresseux, effronté et menteur. Leonardo se prit très vite d'amitié pour lui, et Salaï en conçut une jalousie d'autant plus vive que Melzi, lui aussi, était un fort beau garçon... Lorsque le Maître s'enfermait pendant des heures avec lui dans le bureau afin de lui dicter ses notes, Salaï avait peine à cacher son amertume. Il tournait en rond dans l'atelier, désespéré, furieux, ne sachant plus que faire pour ramener à lui l'attention de son protecteur. Il lui offrit un jour de poser nu pour lui, proposition qui fut aussitôt acceptée. Et bientôt la coutume fut prise. Quand Leonardo ne travaillait pas sur ses carnets avec Melzi, il peignait en prenant Salaï pour modèle, y compris pour des sujets féminins. Beaucoup de ses œuvres de cette période portent la marque de cette ressemblance avec leur modèle commun.

C'est ainsi que les deux jeunes rivaux luttaient pour la première place dans le cœur de l'artiste, chacun avec ses armes. L'un avec son charme, l'autre avec son savoir et son dévouement. Melzi s'était mis lui aussi à peindre, et il apparut au bout de quelques mois que, en matière d'art, il faisait largement aussi bien que Salaï. La jalousie de celui-ci fut alors sans limite. Un jour, alors que Melzi était en train de ranger ses pinceaux après avoir achevé un portrait, il s'approcha pour

regarder son œuvre par-dessus son épaule. Et il lui dit en ricanant :

— Décidément, voici un bien misérable tableau !

— Comment oses-tu dire ça ? répondit Melzi. Toi, depuis le temps que tu t'instruis auprès du Maître, tu n'es même pas capable d'achever une toile. Tu n'as jamais travaillé, cela se voit, et donc tu n'as pas progressé. Je me demande bien pourquoi on te garde ici.

Salaï se raidit comme si on l'avait cinglé au visage. Il rétorqua d'une voix glaciale :

— Tu veux savoir pourquoi Leonardo me garde ? Parce qu'il m'aime ! Je l'inspire, je suis l'être qui illumine sa vie, c'est lui qui me l'a dit. Alors que toi, avec tes faux airs de savant, tu n'es qu'un tâcheron, tout juste bon à classer ses carnets. N'importe quel secrétaire pourrait le faire à ta place.

— Peu important ces carnets ! Leonardo est avant tout un artiste, un peintre, le plus grand de toute l'Italie. Ton travail est indigne de lui. Et je répète que tu n'as pas ta place ici, dans cet atelier.

Salaï, à ces mots, se mit à trembler de rage. Ses poings se crispèrent et il s'avança vers Melzi, manifestement prêt à lui sauter à la gorge. Par chance, Battista venait d'entrer dans la pièce. Comprenant aussitôt ce qui se passait, le domestique saisit les jeunes gens de sa forte poigne. Et il les écarta en les grondant, comme on sépare deux garnements se battant dans la rue.

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



@ateliershenrydougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier